

Les chrétiens pourchassés aussi en Inde du Sud

des nouvelles d'ailleurs

Notre paroisse est en relation depuis plus de vingt-cinq ans avec le père François Guézou, missionnaire salésien en Inde du Sud, une des régions les plus déshéritées de ce sous-continent. Arrivé dans ce pays au début des années cinquante, son œuvre est considérable. Comme chaque année, il nous a écrit peu avant Noël. Nous reproduisons ci-après sa dernière lettre, qui décrit une situation particulièrement difficile pour les chrétiens de sa région.

Chers amis,

Alors que nous nous préparons à fêter Noël et que l'image si familiale et

chaleureuse de l'enfant dans la crèche est dans tous les cœurs, les chrétiens d'Inde sont hantés par l'image autrement douloureuse de la fureur d'Hérode et de la fuite en Egypte de la Sainte Famille. Les événements internationaux récents n'ont fait qu'accentuer une dégradation déjà amorcée de l'atmosphère de tolérance qui a longtemps fait la réputation de l'Inde.

Ainsi le gouvernement du Tamil Nadu a-t-il passé une ordonnance contre les conversions religieuses. Toute conversion obtenue « par contrainte ou séduction » sera punie d'une forte amende et d'un à deux ans d'emprisonnement, mais une peine plus sévère peut être prononcée si les

convertis sont des « dhalits », des gens de basse caste ou sans caste - autrement dit, ceux pour qui nous travaillons en priorité. Jusqu'à aujourd'hui nous avons appris à des milliers de gens à prier en silence et à trouver Dieu à travers un dévouement humain et responsable, dans l'éducation et l'action sociale en faveur des enfants, quelle que soit leur origine et religion, et en nous gardant de tout prosélytisme. Mais cette loi est une menace voilée contre toutes les minorités et tous les missionnaires. Il est possible qu'elle soit abrogée comme anticonstitutionnelle, mais l'intention demeure et se traduit également par un désengagement brutal de l'Etat en matière d'éducation.

Ainsi l'on voit un peu partout dans le monde des contradictions, des retours en arrière, des attentats, des guerres... des signes d'un temps que l'on aurait souhaité révolu : et pourtant, nous voulons nous rappeler que notre chemin doit toujours être le chemin vers Dieu, vers Celui en qui repose tout ce qui est et sera, qui est Amour infini, plénitude, et qui guide nos pas chaque jour, pour qui veut bien tendre l'oreille et L'écouter. Face aux grandes peurs qui agitent le monde, nous retrouvons l'espoir dans les regards des enfants, qui nous rappellent aussi que c'est dans le quotidien de l'amitié et du travail, que la paix inlassablement se bâtit.

Plus que jamais sans vous nous serions démunis ; ensemble nous sommes unis pour tendre la main à tous ces jeunes et leur montrer un autre chemin de vie. Avec vous, nous faisons face à une mousson encore bien avare cette année. Avec vous, nous faisons naître des écoles là où la brousse entourait les usines où s'épuisaient des enfants. Avec vous nous donnons espoir aux enfants de lépreux, aux gamins des rues ... De tout cœur nous vous remercions et demandons à Dieu de vous accorder, ainsi qu'à tous les vôtres, sa paix ainsi qu'une belle et bonne année 2003, malgré les apparences difficiles de ce monde, qui ne sont que les contractions précédant l'avènement du

Christ, au cœur de chacun et de toute l'humanité.

Très fraternellement vôtre

F. Guézou sdb
Missionnaire Salésien de Don Bosco
Yellagiri Hills 635853 (Tamil Nadu)
South India

NDLR : On peut parrainer un enfant en Inde, collectivement à partir de 15,50 euros par mois ou individuellement à partir de 46 euros par mois, pendant un minimum de 3 ans. Pour plus d'information, s'adresser à la Fraternité de Saint Vincent de Paul

CENTRAFRIQUE

des nouvelles d'ailleurs

Bangui, le 18 décembre 2002

Chers parents et amis,

En vous souhaitant Joyeux Noël et meilleure année 2003, j'aurais aimé pouvoir vous parler un peu de ce que nous faisons avec et pour les jeunes et les moins jeunes au milieu desquels nous vivons, avec la mission de leur faire découvrir la Parole de Dieu comme Lumière de leur vie de tous les jours, aujourd'hui.

Malheureusement, vous la savez sans doute déjà, depuis 2 mois le Centrafrique est plongé dans la violence et notre région de Borsangoa est particulièrement frappée.

Le pays était saigné depuis des années par l'égoïsme insupportable, par une minorité au pouvoir, une rébellion est née qui s'appuie sur un contingent de mercenaires étrangers,

pillards, tandis que les « loyalistes » s'appuient sur d'autres mercenaires, sans formation, aussi cruels et pillards venant d'un autre pays. Ajoutez à ceux là un corps de Lybiens avec aviation qui a pour mission de « protéger le Président » !!!... et le peuple centrafricain devient la victime « qui ne comprend pas » de ces affrontements.

Et victimes « privilégiées » ceux qui ont de l'argent, (c'est évident nous en sommes). Nous avons dû, après une rencontre très dure, nous enfuir et en 4 jours rejoindre Bangui où, encore privilégiés, nous avons été généreusement accueillis par nos frères de la capitale.

Nous sommes là, dans une attente qui durera combien de temps ? !! Ici, nous organisons une cellule d'accueil pour les réfugiés souvent moins favorisés et voyons avec eux leurs besoins urgents. Les gens de Bangui sont accueillants mais, à cause de la

situation générale (déjà de « subsistance » !), ils sont très sollicités et cette nouvelle vague va leur peser beaucoup.

La situation de la Capitale est aussi tendue. Les échanges de coups de feu assez fréquents. Les gens vivent dans une crainte latente.

Je suis frappé quand je passe dans les quartiers par la tristesse des visages... On ne rit plus à tout bout de champ comme avant. Tout est paralysé... écoles, services publics, hôpitaux... Evidemment, à Borsangoa tout est arrêté. Tous les responsables des services sont en fuite, placés là par le régime à abattre, ils craignent pour leur vie... Ils sont pillés ! Il y a un certain nombre de morts, assassinés : les responsables de la Radio diocésaine, et l'abbé Jean-Claude Kilawong. A Bangui, coupure totale avec Borsangoa... Mais, paraît-il, cela se calme un peu ; sans doute depuis que

ce qui se passe est connu à l'étranger. Les grands responsables « libérateurs » sont sensibles à l'opinion. Le faire-savoir est le meilleur moyen de nous aider (en évitant de citer des noms propres). Nous espérons seulement qu'un dialogue de paix va s'établir et que nous pourrons reprendre notre travail interrompu (pastorale, écoles, formation...).

Déjà, nous réfléchissons à « l'APRES ». Gros travail d'évangélisation, de pardon, de paix – Œil pour œil c'est la catastrophe !

Si vous priez, demandez au Seigneur d'envoyer très fort son Esprit de paix et de nous donner le courage d'en être nous-mêmes les témoins.. et de rebâtir !

Bonne année à vous tous.

Père Christophe – Gaby

Pour ceux qui désireraient faire des dons, adresser ceux-ci à :

père Hubert, Procure des Missions, 2, rue d'Aquitaine 31200 TOULOUSE

« DU HOUX POUR LE BURUNDI »

Il y a 20 ans, lorsqu'elle partit pour la première fois en Afrique, Sylvie imaginait la scolarisation pour tous en l'an 2000 ! On est bien loin du compte nous le savons.

Voici son message du 28 décembre peu avant de repartir pour le Burundi :

« Chers amis de Châtenay qui avez répondu si généreusement à l'offre de houx proposé pour le Burundi, je veux par ces quelques mots venir partager toute la lumière et la chaleur qui illuminent et réchauffent mon cœur en ce temps de Noël et vous dire un profond merci plein d'espérance pour

que la paix s'établisse davantage dans plus de justice au Burundi dans ce petit endroit de Munanira.

Un merci tout spécial à ces enfants que j'ai pu voir ce dimanche 15 décembre sur la place de l'église et qui ont été touchés par les difficultés que vivent d'autres enfants de leur âge pour aller à l'école à des millions de kilomètres d'ici.

C'est à ce rapprochement qu'aide et participe l'amitié que nous nourrissons mutuellement depuis trente ans. Je vous redis à chacun, chacune, ma profonde gratitude et tous mes souhaits les meilleurs pour cette nouvelle année 2003. Qu'elle vous garde unis dans la paix, la joie et l'amitié. »

Sylvie, le 28 décembre 2002

Les fonds recueillis permettront la scolarisation de nombreux enfants.

M. BOMMIER et A.M. LAMY

L'aventure humaine

libre opinion

Quand tu ne sais plus où tu vas, retourne-toi et regarde d'où tu viens.
La télévision à ce sujet nous a présenté une fresque impressionnante sur l'évolution de l'homme depuis ses origines, vision crédible de notre propre histoire. L'évolution des espèces est actuellement une notion acceptée. Elle n'est plus un sujet brûlant. Il n'en a pas toujours été ainsi. Mais que disaient nos grands ancêtres ?

➤ Linné (1707-1778) a sérieusement dégrossi le problème en introduisant la notion d'embranchement : classe, ordre, famille, genre, espèce. Il propose une classification des plantes en vingt quatre classes en se fondant sur les différences de leurs caractères sexuels c'est à dire de leurs fleurs. A noter que l'idée même de classification n'est pas neutre, la notion d'évolution est en fait

sous-jacente mais Linné lui-même était fixiste.

➤ Jussieu, Antoine-Laurent (1748-1836) (il y a cinq Jussieu) est l'auteur d'un système de classification des plantes qui supplante et fait abandonner celui de Linné.

➤ Lamarck (1744-1824) a fait pour les invertébrés ce que Jussieu avait fait pour les plantes mais il est le pionnier du transformisme dont l'idée s'était imposée à lui en mettant de l'ordre dans ce qu'il considérait comme un chaos. Créés par génération spontanée les organismes se transforment progressivement, le besoin créant l'organe avec comme corollaire l'hérédité des caractères acquis. On connaît l'histoire du cou de la girafe abondamment utilisé par ses détracteurs pour ridiculiser ce pauvre Lamarck.

➤ Cuvier (1769-1832) est le créateur de l'anatomie comparée et de la paléontologie. On lui doit entre autre la loi de corrélation des formes ce qui lui permet de recréer des espèces inconnues d'après de minuscules fragments. Les variétés sont le résultat de changement de conditions mais pour lui, la fixité des espèces est une donnée expérimentale. Cuvier est fixiste.

➤ Darwin (1809-1882) pointe la notion de variabilité au sein d'une espèce, les individus les plus aptes étant seuls capables de faire face à une évolution du milieu. Il s'agit d'une évolution lente sur une échelle de temps géologique. Il a le premier précisé le principe de la sélection naturelle c'est à dire la loi de la survie des plus aptes. Ses continuateurs définissent un système cohérent ou un processus accidentel, une *mutation* touchant le matériel génétique, modifie d'une façon lente et progressive les espèces qui toutes ont une origine

commune. (il s'agit d'une filiation des espèces). Certaines survivent parce qu'elles sont mieux adaptées aux variations du milieu. D'autres disparaissent.

A notre échelle, que pouvons nous dire ? N'importe quel observateur impartial, en présence de n'importe quel système biologique, ne peut qu'être émerveillé. Les mécanismes intervenant par exemple dans la reproduction de la vie sont tellement nombreux, tellement complexes, tellement bien ajustés les uns aux autres, intervenant *en série* dans une séquence tellement bien réglée que l'on serait en droit de s'émerveiller si ça marchait seulement une fois de temps en temps. Il y a même des tas de bonnes raisons pour que ça ne marche pas du tout. Non seulement ça marche mais c'est l'exception quand ça ne marche pas

Ce miracle une fois constaté, il est difficile d'échapper à un raisonnement finaliste. On échappe difficilement à l'idée que *c'est fait pour ça* et ceci d'autant plus que dans le cas contraire, nous ne serions pas là pour le constater..... Imparable !!!

Ceux qui pensaient que le melon était prédécoupé en tranche pour être mangé en famille avaient raison. Mais les mots sont piégés. C'est le verbe *faire* qui pose question. Qui fait ? Il faut alors remonter plus haut et le problème se complique. Chacun y met ce qu'il veut, mais persiste l'idée tenace que nous serions le résultat d'un *projet*. Si tout ça est le fait du hasard ce hasard là doit bien être orienté. Dieu n'est pas loin et c'est en définitive une démarche de type créationniste.

L'autre démarche considère le hasard *seul*, (i.e. les mutations portant sur le matériel génétique) la sélection des plus aptes et surtout le temps comme les *bons paramètres*. Elle considère que l'état actuel des choses est le résultat d'une lente évolution produisant au hasard succès et échecs, les succès seuls ayant survécu. Autrement dit : « c'est comme ça mais ça aurait pu être autrement ».

A première vue, cette démarche présente un avantages considérable. Elle répond au principe de parcimonie qui plaît tant aux scientifiques et qui consiste à retenir le minimum d'hypothèses pour expliquer le

maximum de phénomènes. Un autre avantage est de proposer un mécanisme à l'évolution. Elle ne nie pas la divinité, elle l'ignore . Elle rend compte en particulier des échecs que l'on observe dans les couches géologiques mais elle ne présente pas que des avantages. Paradoxalement, on peut se demander si elle ne *divinise pas le hasard* ou si celui-ci n'est finalement quand même, comme dans la première hypothèse, un *peu orienté* pour fabriquer de telles merveilles. Elle n'échappe pas non plus au problème de l'instant zéro mais elle se heurte surtout à l'incrédibilité : nous serions ce que nous sommes, uniquement par hasard et en plus nous aurions pu ne pas être là !!! Dur dur!!!!

La science n'a pas dit son dernier mot et nous sommes loin de tout savoir. Il est même probable qu'un tel problème reste indéfiniment ouvert mais l'essentiel n'est pas là. L'essentiel est de garder un peu de notre âme d'enfant pour être encore capable, de temps en temps, de nous émerveiller

Michel Vandevyver.

« DIEU, UN ITINERAIRE », DE REGIS DEBRAY (edition Odile Jacob)

libre opinion

J'ai d'abord été séduite par le titre. On aime en effet partir, marcher avec quelqu'un, et quand on est chrétien, derrière quelqu'un : « je suis la voie, la vérité et la vie. »

Mais marcher avec et derrière R. Debray, ce n'est pas toujours facile, il fallait s'y attendre...

Il jongle d'abord avec les dates, les millénaires, remet en place beaucoup de choses, il avance, il recule, il explique, bref récuse tout l'acquis de la culture biblique actuelle acceptée par l'Eglise. C'est donc très intéressant. Il évoque aussi, au passage, toutes les idéologies, les philosophies, les sciences qui ont parlé de Dieu, le grand horloger, l'auteur du big-bang initial etc, etc... Dieu, le grand Entêté, comme il l'appelle, démiurge qui continue de travailler (après avoir

créé) à une « histoire plus lisible que les multitudes d'historiettes des mythologies antiques ». Mais R. Debray doute naturellement, est agnostique, comme beaucoup, et nous parle vite du « Grand Peut-être » s'abritant derrière Hugo pour lequel « méditer devant ce redoutable point d'interrogation est selon nous le devoir de tout esprit ». De là ce livre : « Dieu : V.H. ».

C'est donc chez notre auteur aussi un devoir d'affronter Dieu. Les chapitres aux titres alléchants défilent : « un terminus nommé origine » « tout en haut de la dune », « le décollage alphabétique ». On apprend beaucoup de choses bien sûr mais on n'est pas toujours d'accord. Je l'attends au tournant du Nouveau Testament : chap. VI intitulé « l'Un pour tous », qui m'a beaucoup déçue. J'y reviendrai à

la fin. Je veux d'abord reconnaître l'honnêteté qu'il manifeste dans certaines affirmations du dernier chapitre (L'Eternel de l'Eternel). Il déclare : « on ne peut pas extrapoler du savoir à la conscience, de la technique à la praxis, à l'action, des connaissances aux conduites ». Déjà, pourtant, Pascal et Kierkegaard (l'intuition du cœur opposée à la raison) et Kant mettant, face à la Raison pure, la Raison pratique c'est-à-dire, en termes courants, la métaphysique et la morale, l'avaient nettement fait voir. Debray parle, lui, d'Auguste Comte qui s'aventurera à imaginer une religion de l'humanité susceptible d'enterrer le cadavre de la guerre mais qui dut renoncer, comme les autres, aux religions horizontales, à l'humanité qui s'adore elle-même.

Donc, ni les Lumières du 18^{ème} siècle, ni la Science du 19^{ème}, ni « le shaker multi culturel » du 20^{ème} siècle, sorte de piété agnostique, ni « les Droits de l'humanisme », sorte d'Espéranto, rien ne lui paraît pouvoir remplacer la transcendance.

Il ne s'agit certes pas, dit-il, de préférer les tisanes du 5^{ème} siècle aux antibiotiques mais dans son livre écrit en 392 : « De l'utilité de croire » Augustin a toujours raison.

Et, par ailleurs, autre point essentiel, R. Debray reconnaît que la Révélation ne fait pas l'impasse du mystère chrétien : on nous demande dit-il, de croire sans expliquer, de partir comme Abraham, le père de la Foi. On ne cache pas les mystères.

Il avait déjà souligné au départ que le Dieu de la Bible c'est le Dieu qu'on ne peut voir que de dos, une approche en apparence négative. Et il étudie de près le terme de croire, distinguant croire en Dieu ou se donner à Lui, âme et cœur, et croire Dieu qui est d'adhérer seulement par l'esprit.

Malgré ses blagues et sa désinvolture (parfois) il est sérieux

souvent, c'est pourquoi j'ai été tellement attristée au chapitre VI de voir l'image falote du Christ, qu'il nous présente. D'ailleurs, il refuse d'assimiler Jésus de Nazareth au Christ oïnt du Seigneur – fils de Dieu : il refuse le trait d'union. C'est son droit mais j'ai eu l'impression forte qu'il n'avait pas lu les Evangiles d'aussi près que la Bible : comment alors aurait-il pu le présenter comme un prophète au profil incertain et l'amour et l'espérance « comme des bons sentiments », dire en parlant du langage du Christ : « le génie ce fut d'oser faire simple... pour vendre un produit faible, quasi nul. » C'est quand même gros de s'amuser à faire du Christ un agent publicitaire, de Lui ou de ceux qui l'ont, soi-disant, lancé...

Or, ce « produit faible quasi nul », c'est l'amour, l'agapé si on préfère. Or, on sait très bien que l'amour n'est pas un produit faible, qu'il est une force terrible au contraire, quelles que soient les époques, les conditions sociales, les sexes, les religions et R. Debray le sait très bien lui-même.

Il y a donc, chez lui, face au Christ, un refus. A-t-il eu peur qu'il

l'entraîne trop loin ? L'a-t-il seulement méconnu, pris pour un zélateur, ou pour un tendre pris au piège ? En tout cas, nous qui essayons de marcher derrière le Christ, fils de Dieu, Verbe de Dieu, nous savons très bien qu'aimer vraiment, c'est un acte dur, difficile qui peut conduire à la colère (Jésus et les vendeurs du temple), au paradoxe : « pourquoi, dit-il aux apôtres, me parlez-vous de ma famille qui me cherche, celui qui fait la volonté de mon père, celui-là c'est ma mère, mon frère, ma sœur » (Matthieu, Marc, Luc), au scandale, c'est-à-dire préférer l'homme qu'il faut guérir au sabbat rituel : horreur !

Régis Debray ne fait aucune allusion, en tout cas n'insiste pas, sur cette innovation extravagante : Jésus dérange, c'est pour cela qu'on l'a fait mettre à mort. Aussi, quand j'entends notre auteur dire (je reviens au dernier chapitre très riche, sorte de condensé de tout le livre) que les hommes ne se débrouillent pas tout seuls, qu'il y a chez eux, en général, un fort sentiment d'incomplétude, je suis d'accord. Mais, quand il déclare que pour y remédier les religions sont d'excellents placebo, je me révolte et ne peux l'accepter.

J'acceptais beaucoup mieux de l'entendre concéder que l'Eglise militante malgré ses époques d'erreurs et de crimes, ses sinuosités diverses, avait été utile et performante et le restait. Il faut bien, ici-bas, que l'esprit ait un corps, une enveloppe plus ou moins parfaite pour vivre et survivre.

Mais tout compte fait, je ne devrais pas m'étonner et me révolter. Si on n'accepte pas, comme une donnée, l'expérience mystique, mystérieuse qu'est notre vie, expérience mystique assortie à des conduites réalistes et qui ne sont donc pas de l'auto suggestion, on mutile le réel.

Il devient alors difficile d'accepter l'Incarnation, la Résurrection, descente pourtant obligatoire de la transcendance, vers

l'immanence, quel qu'ait pu être le rôle qu'ait joué cette jeune fille d'Israël très humble, très grande, très pure. On accepte encore beaucoup moins que tous ces mystères avec lesquels nous ne nous colletons pas tous les jours (ou alors sans le savoir) d'avoir à affronter souvent autrui, d'avoir à le regarder, à l'aimer, non pas cet autrui que nous aimons mais n'importe qui, qui nous arrive à l'improviste... et qu'il faut préférer à nos goûts, à nos rêves.

Comme le dit si bien Simone Weil, la philosophe, désirer la vérité c'est désirer un contact, non pas avec la réalité abstraite générale, mais avec de la réalité concrète partielle. Désirer Dieu c'est désirer le contact avec nos frères, c'est le verre d'eau qu'on ne refuse pas à l'autre qu'on regarde quand il a soif. Nous avons peur de ne pouvoir le faire car nous manquons de

foi, nous comptons sur nos seules forces naturelles et pourtant c'est par Lui, en Lui que nous y arrivons presque toujours, pour Lui finalement, pour qu'il puisse vivre et ressusciter à chaque geste d'amour, à chaque parole de fraternité.

[Il faudrait que Régis Debray relise la Bible mais dans un esprit différent – pourquoi pas ? Il trouverait par exemple après un fatras de lois et prescriptions bizarres ce passage bouleversant (Exode 22,25) « Si tu prends en gage le manteau de ton prochain, tu le lui rendras avant le coucher du soleil, car c'est son unique couverture. Dans quoi se coucherait-il ? S'il crie vers moi, je l'entendrai, car je suis compatissant. »]

Geneviève MEHEUT

Quelques réflexions

L'Eglise a un retard d'à peu près 20 siècles sur l'Évangile pour la question du divorce et du remariage.

Dieu aime ses créatures. Le Christ a toujours manifesté beaucoup d'amour pour ceux qui étaient en difficulté, pour ceux qui souffrent. Parmi ceux-ci, il y a les séparés, les divorcés qui portent le fardeau d'un échec. Et, lorsqu'ils repartent, se remarient, pourquoi leur refuser la communion ? N'auraient-ils pas aussi droit à la grâce ? Et besoin d'elle ?

On croit ou on ne croit pas à la grâce des sacrements, à cette rencontre privilégiée avec le Christ. Mais si l'on n'y a pas droit dans le catholicisme, que reste-t-il : peut-être cette relation personnelle entre le chrétien et Dieu, un des aspects des églises issues de la Réforme. Il reste alors à se tourner vers ces églises, à se convertir, ce qui n'exclut pas la grâce. Pourquoi pas ? Les couples, les familles ont beaucoup changé.

Auparavant, on était marié ou pas. Maintenant, il y a toutes les nuances

entre quelques premières expériences, un essai de vie en couple, un consentement mutuel à vivre à deux, un mariage civil, religieux. On peut se demander si les prêtres ont un problème de conscience devant cette cascade de « péchés dits mortels » lorsqu'un couple se présente pour se marier religieusement.

La période de préparation à un divorce éventuel.

Le prêtre aurait peut-être un rôle à jouer lorsqu'il pressent ou lorsqu'on vient lui annoncer une intention de divorce. C'est celui de « conseiller conjugal ». Souvent, sans doute, n'y est-il pas préparé ; et cela prend du temps. Certaines Églises le font. Le prêtre pourrait aussi orienter ses fidèles vers un « conseiller conjugal » formé dans ce domaine. Une telle démarche peut restaurer une vie de couple ou tout au moins permettre de prendre une décision en meilleure connaissance de cause.

Les grands oubliés : les enfants.

Apparemment, il y a des enfants qui passent assez rapidement au-delà de leurs souffrances lorsque leurs parents se séparent, divorcent. D'autres sont déstabilisés, parfois pour la vie. Et cela peut ne ressortir qu'une ou plusieurs décennies plus tard. Mais l'essentiel est l'idée que les enfants se font du mariage, du couple et du peu de valeur qu'eux même représentent lorsqu'il y a rupture. Certains se culpabilisent.

Quelle image auront-ils de leur propre avenir, de leur futur couple (ils tombent tous amoureux un jour ou l'autre). Et aussi, quelle image auront-ils de l'Église au sein de laquelle leurs parents se sont unis ?

Il y a là, sans doute, des causes de l'absence des jeunes dans les paroisses.

Jean SCHMETS

Cet article aurait dû paraître dans le N°129. Nous nous en excusons auprès de l'auteur.

UNE GRANDE DAME NOUS A QUITTÉS...

Après avoir lutté avec l'énergie qu'on lui connaît, et sans une plainte, Huguette GRAUX s'est éteinte dans sa quatre vingt sixième année laissant un grand vide...

Nous voudrions assurer sa famille de toute notre sympathie...

Elle avait beaucoup d'amis, dont certains la connaissaient depuis bien longtemps... nous avons cependant partagé avec elle de très bons moments ces dernières années, pendant des vacances d'été en particulier ; elle était toujours prête à aller peindre dans la nature, exécutant des marines à l'aquarelle, ou croquant des bateaux, avec une vigueur, une sûreté extraordinaires...

Elle aurait tant aimé revenir en montagne et peindre encore des paysages de neige.

Tout au long de sa vie, elle a voulu partager sa passion de la nature, de la réalité décryptée par le regard aigu et complice du peintre, sans autre

commentaire que la trace vigoureuse du pinceau sur la toile.

Dans ses cours, ou ses ateliers, Huguette Graux a su communiquer cette passion à des générations d'élèves - petits ou grands - et faire émerger leurs talents personnels.

Elle savait aussi pousser amicalement chacun dans sa vocation artistique.

Présidente de l'Initiation Artistique, qu'elle avait fondée avec Madame CROUX, puis présidente du Groupe Arts plastiques, elle m'a personnellement beaucoup guidée, et encouragée dans l'animation d'ateliers dans ces associations ; je lui en reste profondément reconnaissante !

Elle restera pour moi une grande référence – ainsi que pour de nombreux amis ou élèves – pour la qualité de son œuvre de peintre, et en ce qui me concerne plus particulièrement, un modèle de générosité dans l'animation des ateliers, et tout simplement d'amitié.

Parmi ceux qui sont venus, autour de votre famille, vous dire un discret adieu, il y avait ceux « qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas... » ; pour nous, ce n'est qu'un au revoir, Huguette...

Jeanne BODIN

J'ai gardé deux souvenirs particulièrement vifs d'heures de travail et d'amitié avec Huguette Graux : l'un dans les Alpes, à la Planchette, près de Grenoble ; l'autre dans le Cotentin.

Nous avons pu alors apprécier pleinement sa simplicité, sa délicatesse et son enthousiasme.

R. et J. DAMOISEAU

Huguette Graux nous a quittés, elle va beaucoup nous manquer. Nous perdons une amie cultivée et de bons conseils et une excellente artiste. Les tableaux, peintures et aquarelles, exécutés depuis son installation à Châtenay-Malabry, il y a 50 ans, racontent et gravent dans nos mémoires des noms et des lieux importants de l'histoire de notre région. A cet égard, Huguette Graux, a joué, dans un certain sens, le rôle de conservatoire des lieux et demeures disparus. Ainsi l'œuvre réalisée est précieuse à plus d'un titre.

Monique BOISARD
Programme culturel
CREPS d'Ile-de-France

Autant Madame Huguette Graux était discrète, autant ses œuvres s'imposaient...

Nous n'oublierons pas ce supplément d'âme qu'elle a apporté aux Châtenaysiens et aussi, et surtout, à la Grande Communauté des Artistes.

Jacqueline et François POCHON

Madame Graux occupait une grande place dans le domaine de l'art et de la culture à Châtenay-Malabry et sa disparition affectera de nombreux Châtenaysiens.

Pour ma part, je garde le souvenir de ses cours de peinture et de poterie où se pressaient enfants et adultes, dans une atmosphère amicale très sympathique. Ils se déroulaient dans son appartement généreusement transformé en atelier et elle allait de l'un à l'autre, distribuant avis, conseils, encouragements et coups de pouce avec gentillesse et humour. C'étaient des après-midi de plaisir et de détente.

Je me rappelle avec le même plaisir les visites aux expositions à Paris où nous nous rendions commodément le dimanche matin, grâce à un petit autobus mis à sa disposition... Le temps est passé, le souvenir est resté et je l'en remercie.

A.GIACOMINI

Un jour, il y a plus de 40 ans, lorsque nous habitons la propriété maintenant appelée l'Arboretum, j'aperçus par ma fenêtre une personne accompagnée d'un petit garçon. Elle était chargée de matériel : carton à dessin, siège, boîte de peinture ; après avoir parcouru le parc d'un regard connaisseur, elle s'installa et sortit ses pinceaux. Ce fut mon premier contact avec celle qui pendant tant d'années fut pour moi une merveilleuse collaboratrice.

A partir de 1949 elle assura les ateliers du « Centre culturel Nuits de Sceaux » et en 1965 participa à la création de l'association « Initiation Artistique de Sceaux et du Val de Bièvres » qui rayonna sur Bourg-la-Reine, Sceaux, Bagneux, Châtenay centre mais aussi à la Butte Rouge, à la Faulotte et au Creps, fort bien accueillie par la direction. Les locaux de Ste Bathilde avaient aussi abrité des activités de poterie, modelage, dessin, peinture qu'elle savait si bien faire connaître et aimer.

Son souvenir restera dans la mémoire de tous ceux qui ont eu la chance de travailler avec elle.

Odette CROUX